

GAVIN BOWD
Université de St Andrews, Ecosse

La Révolution comme catastrophe chez André Malraux et Georges Bataille

Revolution as Catastrophe in the Work of André Malraux and Georges Bataille

Abstract

In his review of *La Condition humaine*, Georges Bataille asserts that André Malraux's novel shows how revolutionary power is based, in its psychological structure, on a catastrophe, on the lasting consciousness of a catastrophe upon which has depended the fate of multitudes. From this reading of Malraux, we will explore the catastrophic vision of Bataille himself in his novel *Le Bleu du ciel* and his essays for *Contre-Attaque*, written in the course of the 1930s, but, in the case of *Le Bleu du ciel*, only published more than twenty years afterwards. In the face of a "rising tide of murder" that seems to make the triumph of fascism and war inevitable, the failure of his dream of a "Popular Front in the street" is embodied in the political and erotic impotence of the troubling character of Henri Troppmann. Bataille's dead-end contrasts brutally with the publicly committed work of Malraux, who seems to offer an alternative vision of revolutionary fate. But are there similarities between the "committed" novelist Malraux and the "shameful" one that is Bataille? Both writers show a profound interest in the sacred, which transcends a narrowly political frame.

Keywords: communism, fascism, revolution, sacred

Dans son compte rendu de *La Condition humaine*, publié dans *La Critique sociale*, Georges Bataille affirme que le roman de Malraux démontre comment « le pouvoir proprement révolutionnaire est fondé, dans sa structure psychologique, sur une catastrophe, sur la conscience durable d'une catastrophe dont a dépendu le destin de multitudes » (Bataille [1933] 1970: 373). Selon Bataille, les destins tragiques de Tchen, Kyo, Katow et d'autres personnages illustrent le fait que la Révolution soit une « valeur liée à des états désintéressés d'excitation qui permettent de vivre, d'espérer et, au besoin, de mourir atrocement » (Bataille [1933] 1970: 373).

À partir de cette lecture de Malraux, nous explorerons la vision catastrophique de Bataille : d'abord dans le roman *Le Bleu du ciel*, écrit en 1935 mais publié seulement en 1957, puis dans ses écrits pour *Contre-Attaque*. Face à « la marée montante du meurtre » (Bataille [1957] 1996: 215), l'échec de son rêve d'un « Front populaire dans la rue » semble s'incarner dans l'impuissance politique et érotique du personnage troublant d'Henri Troppmann. L'impasse où s'enfonce Bataille contraste avec l'œuvre de Malraux, qui véhicule une autre vision du « destin » révolutionnaire. Mais, au-delà des différences, y aurait-il des points communs entre le romancier « engagé » Malraux et le romancier « honteux » Bataille ?

1. Malraux et la révolution communiste

Il est incontestable que le roman *La Condition humaine*, basé sur des événements qui se sont déroulés en Chine en 1927, illustre le caractère « tragique » et « catastrophique » de l'action révolutionnaire. Dans les deux premières parties du roman, nous nous trouvons à Shanghai, où les communistes chinois viennent de réussir une grève et une insurrection contre le gouvernement nordiste. Mais les militants, dirigés par Kyo Gisors, s'inquiètent de l'approche de leur allié, Chang Kai-Shek, chef des nationalistes du Kuomintang. La question se pose : faut-il lutter contre Chang ? Dans la troisième partie, qui se passe à Han-Kéou, le Comité Central du Parti communiste, suivant les ordres du Komintern, y répond par la négative. Mais Chang prépare un coup de force contre les communistes. Dans les parties 4 et 5, les communistes résistent désespérément au Kuomintang. Tchen rate son attentat-suicide contre Chang, la permanence du Parti communiste tombe entre les mains des aux nationalistes, et les communistes sont massacrés. Dans la sixième partie, les communistes, faits prisonniers, sont torturés et brûlés à vif dans la chaudière d'une locomotive ; certains d'entre eux se suicident avec du cyanure. La dernière partie évoque les survivants de cette tragédie.

Mais quel message politique se dégage de ce roman ? Certes, Malraux déclare qu'il n'a jamais été marxiste. En outre, dans *La Condition humaine*, on ne trouve pas l'idée de lutte des classes, qui est centrale dans la vision marxiste de l'Histoire. Ici, les révolutionnaires sont le plus souvent des intellectuels, parfois des pauvres comme le Belge Hemmelrich, mais jamais des prolétaires. En contradiction avec le *Manifeste communiste*, le moteur de l'Histoire n'est pas la lutte des classes, mais l'héroïsme individuel et communautaire face au pouvoir politique.

Cependant, au moment de la parution de *La Condition humaine*, Malraux est proche des communistes. Pour Malraux, à cette époque, le communisme élargit les possibilités créatrices humaines : grâce au lien à une collectivité, il permet aux hommes d'atteindre des altitudes auxquelles ils ne peuvent pas accéder seuls. La révolution serait donc un des modes de réalisation de valeurs supérieures. Ainsi, dans *La Condition humaine*, les révolutionnaires consacrent leur vie et courent un risque de mort pour réaliser leurs valeurs. Dans le contexte de la situation chinoise de 1927, et dans celui de la stratégie du Komintern, ces aspirations sont irréalisables. Nous avons affaire à une tragédie politique : les héros sont impuissants devant la toute-puissance des circonstances ; il faut donc faire un apprentissage de la révolution. Cela dit, beaucoup de personnages de *La Condition humaine* sont tués avant d'avoir achevé cet apprentissage. Le message qui se dégage du roman de Malraux est que la victoire de la Révolution est possible le succès initial de l'insurrection communiste à Shanghai le démontre – mais pas assurée par une quelconque loi de l'Histoire. Cette conscience aiguë de l'aléatoire et de l'inintelligible trouvera un écho chez un autre

intellectuel attiré par le communisme, Jean-Paul Sartre, notamment dans le deuxième tome de sa *Critique de la raison dialectique* (Sartre [1960] 1985).

Les retouches au manuscrit de *La Condition humaine* indiquent une évolution politique chez Malraux. Dans sa première version, Malraux décrit de façon critique les représentants du Komintern : on y voit les affinités trotskystes de l'auteur, qui aurait dénoncé la « trahison » stalinienne de la « révolution permanente » préconisée par Léon Trotski. Mais dans la version finale du manuscrit, ces phrases négatives sont supprimées, et Malraux y ajoute une lettre du militant Peï, qui met en valeur le travail accompli en URSS par le plan quinquennal. Ainsi, Malraux semble se rapprocher de l'orthodoxie stalinienne. Cela dit, Malraux conserve des relations amicales avec Trotski et ne se fait pas d'illusions sur la nouvelle direction communiste. Mais Malraux croit que, contrairement à Trotski, homme vaincu, les communistes staliniens possèdent une force en mesure de barrer la route au fascisme. C'est par pragmatisme que Malraux se rapproche du communisme orthodoxe, et *La Condition humaine* reflète la complexité de cette position.

2. Bataille, l'antifascisme et le sacré

Quant à Georges Bataille, sa position politique au milieu des années trente est différente de celle de Malraux, mais pas lointaine. À l'instar de surréalistes comme André Breton, Bataille se rapproche du dissident communiste, Boris Souvarine, qui fonde le Cercle communiste démocratique, selon lequel l'État soviétique ne serait plus que l'émanation et l'instrument du parti bolchevik, devenu caste bureaucratique spoliatrice. Bataille apprécie la force de la pensée de Marx et de Hegel, et se déclare pour une Révolution communiste, mais sa position est critique et singulière. Pour Bataille, Marx met trop l'accent sur la rupture sociale, sur l'inéluçabilité et la nécessité immédiate de la lutte des classes. Marx évite ainsi la question urgente de comment recréer un lien social dans une nouvelle unité organique. Malgré son athéisme, Bataille apprécie un catholicisme médiéval dans lequel le sacré prime la morale (Buvik 2010). Pour Bataille, il faut réinventer le sacré, trouver un nouveau mythe fondateur, de nouvelles formes de rituel et de sacrifice. Passer d'une société individualiste et « constipée » à une nouvelle société généreuse réglementée par le sacré est donc l'ambition des organisations auxquelles Bataille participe pendant les années trente. D'abord, le Collège de Sociologie étudie le sacré dans les sociétés dites primitives et dans la vie quotidienne, puis l'applique à la situation politique de l'époque, tandis que la société secrète, Acéphale, et la société ouvertement « dans la rue », Contre-attaque, expérimentent le rituel.

L'intérêt pour le sacré va de pair avec l'antifascisme, ce qui s'exprime dans des articles pour *La Critique sociale*, notamment « Le problème de l'Etat » et « La structure psychologique du fascisme ». Bataille et ses collègues portent un regard critique et déjà désabusé sur le socialisme « réel » en URSS. Selon eux, la société soviétique est confondue avec la domination étatique et établie comme une entité impersonnelle planant au-dessus de la vie quotidienne des individus. Le socialisme soviétique demande aux citoyens de remplir leur « devoir envers la société », récompensé d'un minimum de sécurité matérielle. Cette société ne peut pas être mise en question par l'individu, qui ne connaît aucun sentiment d'appartenance sociale. Cette incapacité de tisser des liens sociaux authentiques laisse la voie ouverte au fascisme. Patrick French résume à souhait la question qui se pose à Bataille et ses camarades : « comment

est-ce que le marxisme explique *l'affectivité* des masses qui est exploitée par les idéologues fascistes ? » (ffrench 2007: 29)¹.

Dans un essai, « Front populaire dans la rue », publié dans *Contre-Attaque*, Bataille appelle à une offensive violente contre les fascistes et le capitalisme. Il s'agit donc, non pas de refuser la violence, mais de canaliser la fièvre de la rue : « ce qui porte les foules dans la rue, c'est l'émotion soulevée par des événements frappants, dans une atmosphère d'orage » (Bataille [1936a] 1970: 403). La création d'un « Front populaire dans la rue » entraînerait le renouvellement des formes politiques « dans les circonstances actuelles où il semble que toutes les forces politiques soient appelées à se fondre dans un creuset incandescent » (Bataille [1936a] 1970: 412). Ce que réclament Bataille et ses camarades, c'est « l'organisation cohérente et disciplinée, la volonté toute entière tendue avec enthousiasme, avec frénésie vers la puissance populaire » (Bataille [1936a] 1970: 412). Cet accent mis sur la puissance, l'orage, la frénésie, le caractère tragique de la révolution, ces images de creusets et d'incandescence, se retrouveront dans *Le Bleu du ciel*. Nous avons vu que cet essai trouve un écho dans son compte rendu de *La Condition humaine* : pour Bataille, Malraux illustre comment l'action révolutionnaire est vécue comme sacrifice.

La vision catastrophique de la révolution chez Bataille contraste violemment avec celle de Simone Weil, qui est également membre du Cercle communiste démocratique. Dans une lettre, elle expose très précisément ses griefs, dont le plus important est : « [pour Bataille], la révolution est le triomphe de l'irrationnel, pour moi, le rationnel, pour lui : une catastrophe. Pour moi, l'action méthodique dans laquelle chacun s'efforce de limiter les dégâts, pour lui, la libération des instincts en particulier ceux que l'on considère généralement comme pathologiques, pour moi la supériorité de la morale. Qu'y a-t-il de commun entre nous ? (...) Comment coexister dans la même organisation révolutionnaire (...) quand on entend par « révolution » deux choses différentes » (Kendall 2007: 103). Dans *Le Bleu du ciel*, Weil est satirisée, voire ridiculisée sous la forme du personnage de Lazare.

Mais le Front populaire ne répond pas aux vœux de Bataille. Ailleurs dans *Contre-attaque*, il écrit :

La crise des régimes de démocratie bourgeoise n'aboutit ni à des putschs ni à des insurrections populaires : elle aboutit régulièrement au développement de *mouvements organiques*, de mouvements de recomposition organique *auxquels les politiciens impuissants sont obligés de céder la place*. (Bataille [1936b] 1970: 421)

« Nous luttons, déclare-t-il, pour transformer le monde de l'impuissance qu'est la société humaine où nous vivons ; nous luttons pour que la toute-puissance humaine se dégage d'un passé de misère et dispose librement des richesses de toute la terre » (Bataille [1936b] 1970: 425). Il faut transformer un Front populaire de défense antifasciste en Front populaire de combat. Ce mouvement organique ne prendrait son ampleur que lorsque les masses du Front populaire auront perdu leurs illusions sur un gouvernement formé par des parlementaires.

En attendant, les seuls pays où des mouvements organiques ont pris le pouvoir sont l'Italie et l'Allemagne. Car, pour Bataille, le fascisme est une forme de mouvement organique qui puise dans l'affectivité des masses. « L'opium du peuple », écrit Bataille, « (...) n'est peut-être pas tant la religion que l'ennui accepté. Un tel monde est à la merci de ceux qui fournissent au moins un semblant d'issue à l'ennui. La vie aspire aux passions et retrouve ses exigences » (Bataille [1936a] 1970: 410). Dans ce

1 “(...) how is Marxism to account for the affectivity of the masses and which is exploited by the fascist ideologues?” (ffrench 2007: 29). La traduction est de nous.

contexte, l'échec du socialisme est une grande opportunité pour les fascistes, qui offrent à l'individu un nouveau mythe – la Nation, le culte des morts – avec ses rituels – défilés gigantesques, cérémonies à la lumière des flambeaux, uniformes, musique martiale, le vol des Walkyries, le culte du *Führer* – et qui permet à la société de dépenser sa « part maudite », son excès accumulé, en faisant la guerre. La guerre horrifie Bataille et ses collègues du Collège de Sociologie, notamment Roger Caillois, mais les fascinent aussi: elle marque la suspension de la vie profane de tous les jours. Avec l'exaltation guerrière, on entre dans le domaine du sacré.

3. L'ironie noire du *Bleu du ciel*

Rédigé en 1935, *Le Bleu du ciel* évoque l'ambiance de l'époque: les troubles à Barcelone en 1934, préfigurant la guerre civile qui va déchirer l'Espagne ; l'installation d'un pouvoir nazi en Allemagne, suivie rapidement d'un coup raté en Autriche ; la déception de l'espoir d'une Révolution communiste ; l'ombre d'une seconde guerre mondiale. Certes, dans *Le Bleu du ciel*, l'espoir révolutionnaire subsiste, mais il n'arrive pas à se réaliser. Troppmann, ivre, malade et impuissant – fait hautement symbolique à la lumière des articles que je viens de citer –, écoute avec mépris Lazare, « qui défendait les principes d'un communisme bien différent du communisme officiel de Moscou » (Bataille [1957] 1996: 41), et son beau-père, qui se considèrent tous les deux du côté des ouvriers, mais ne voient pas d'issue à leur lutte. Lazare et son beau-père semblent des militants brisés, qui s'accrochent, face à leur échec, à l'espoir chrétien de sauver leur âme – ce serait un communisme de flagellant. À un autre moment, Troppmann fait un rêve sur un musée à Léningrad, berceau de la Révolution bolchevique. Sa vision est dysphorique: la révolution est devenue objet de musée ; la passion des ouvriers subsiste seulement sous forme de graffiti ; le musée est sale, la respiration y est pénible ; la démolition du bâtiment, elle-même symbolique, produit un « tumulte suffocant, sans gloire, sans grandeur » (Bataille [1957] 1996: 165), dans un paysage désolant. À Barcelone, on espère encore que la grève générale déclenchera une insurrection ouvrière. Après son arrivée dans la ville, la maîtresse de Troppmann, Dirty, déclare à son amant : « Je voudrais qu'il y ait une vraie Révolution » (Bataille [1957] 1996: 174) – déclaration qui implique l'essoufflement de la Révolution à l'Est. Quand Dirty et Troppmann quittent Barcelone pour l'Allemagne, les combats de rue ont déjà commencé à diminuer.

C'est dans l'Allemagne nouvellement nazie que ce couple malade trouve un mouvement politique en pleine santé, santé paradoxale qui mène inexorablement et avec joie à la mort. À Trèves, Dirty et Troppmann font une promenade vers le cimetière, où ils croisent un groupe de la *Hitlerjugend* qui semble possédé : « Ils marchaient vite, ne regardaient personne et parlaient d'une voix claquante » (Bataille [1957] 1996: 201). Dans le cimetière, ils font l'amour enfin et Troppmann surmonte son impuissance. Dirty semble incarner le mouvement du monde vers la guerre et la mort : « Écoute, Henri... je sais que je suis un monstre, mais quelquefois, je voudrais qu'il y ait la guerre... » (Bataille [1957] 1996: 208). Jadis révolutionnaire, cette amoureuse de la catastrophe porte les symboles du nazisme sous son manteau (Bataille [1957] 1996: 210). Une fois Dirty quittée, Troppmann croise une autre bande d'enfants nazis. Possédés par le rythme de la musique militaire, derrière un chef dégénéré qui fait un geste obscène avec sa canne de tambour-major, ils marchent avec joie vers la guerre et la mort. Fasciné, Troppmann rit avec eux : « Une hilarité me tournait la tête ; j'avais, à me découvrir en face de cette catastrophe une ironie noire,

celle qui accompagne les spasmes dans les moments où personne ne peut se tenir de crier » (Bataille [1957] 1996: 215).

L'« ironie noire » serait-elle le fait que l'avenir n'appartient pas au mouvement ouvrier et ses tenants du « socialisme scientifique » ? Il appartient plutôt à l'irrationalisme des nazis, un mouvement motivé par les forces obscures de la sexualité et de la mort. Cette ironie noire devient explicite après les ébats nécrophiles de Dirty et Troppmann : nous nous trouvons donc à Trèves, lieu de naissance de Karl Marx, fondateur du communisme moderne. Rappelons que leur odyssée commence à Londres, où Marx est enterré dans Highgate Cemetery. En rentrant, le cimetière dépassé, le couple tombe sur un garçon : « Je pensai au petit Karl Marx et à la barbe qu'il eut plus tard, à l'âge adulte: il était aujourd'hui sous terre, près de Londres, Marx avait dû courir, lui aussi, dans les rues désertes de Trèves, quand il était petit garçon » (Bataille [1957] 1996: 206). L'« ironie noire » est illustrée par une inversion spatiale de la vie de Marx, ce qui renvoie au renversement par les fascistes de l'interprétation marxiste de l'Histoire.

La conclusion de ce roman, achevé en mai 1935, pourrait expliquer l'hésitation de Bataille à le publier, même sous pseudonyme. Dans son avant-propos à l'édition de 1957, Bataille explique que, dès 1936, il avait décidé de ne plus penser à le publier : « devant la tragédie elle-même, quelle attention prêter à ses signes annonciateurs ? » (Bataille [1957] 1996: 13). Valait-il mieux taire la vérité atroce qui se révèle dans *Le Bleu du ciel* ? Dans sa préface à l'édition anglaise du roman, Will Self remarque : « Il est facile d'apprécier que dans les décombres de l'Europe d'après-guerre un tel fatalisme fût justifié, mais plus rétrospectivement encore la prescience remarquable du roman a une force cinglante ». En termes allégoriques, continue Self, Troppmann « peut être considéré comme l'incarnation même de la Troisième République ; il est apathique, divisé, et non motivé (sauf par des désirs confus, troubles et même pervers) » (Self 2001: xi)². Aucune retouche au manuscrit ne pourrait « réhabiliter » Troppmann, et les héros réalistes-socialistes sont aux abonnés absents.

Dans son étude comparative sur *La Condition humaine* et *Le Bleu du ciel*, Leo Bersani affirme que « en comparaison avec le sérieux adulte du livre de Malraux, *Le Bleu du ciel* peut sembler facilement trivial et adolescent » (Bersani 1990: 109)³. Certes, les deux romans traitent de moments historiques de grande intensité, mais leur traitement par les auteurs est radicalement différent : « (...) tandis que les personnages de Malraux sont des révolutionnaires ou contre-révolutionnaires totalement engagés, les protagonistes de Bataille – à l'exception de Lazare, femme gauchiste brutalement satirisée – semblent soit peu conscients des événements historiques en cours soit, dans le cas de Troppmann (...), leurs intérêts politiques semblent se limiter à une observation cynique des intérêts politiques d'autrui » (Bersani 1990: 104)⁴. Si Troppmann est la victime impuissante de ses pulsions, emporté par « la marée montante du meurtre », Kyo Gisors réussit à faire la part entre ses tourmentes personnelles et son engagement politique

2 "It is easy to appreciate that in the post-war wreckage of Europe such fatalism was justified, but with the benefit of longer hindsight the remarkable prescience of the novel is rendered devastatingly poignant. Through the allegorical lens, Troppmann can be seen as the very personification of the Third Republic; he is listless, divided, unmotivated (except by indistinct, murky and even perverse desires)." (Self 2001: xi) La traduction est de nous.

3 "Compared to the grown-up seriousness of Malraux's book, *Le Bleu du ciel* can easily appear trivial and adolescent" (Bersani 1990: 109). La traduction est de nous.

4 "(...) while Malraux's characters are thoroughly committed revolutionaries or counterrevolutionaries, Bataille's protagonists – with exception of the rather brutalized leftist woman Lazare – seem either only remotely aware of the momentous events taking place around them, or, in the case of (...) Troppmann, their political interests seem limited to a cynical observation of the political interests of others." (Bersani 1990: 104) La traduction est de nous.

(contrairement à Tchen aussi). Au nom de la générosité humaine, les sacrifices de Kyo, Katow et d'autres communistes les transfigurent en légendes qui inspireront les générations à venir. On peut pousser plus loin les divergences constatées si justement par Bersani : le caractère « honteux » du *Bleu du ciel*, caché par un auteur qui préfère agir dans une société secrète et signer ses ouvrages sous des pseudonymes (Lord Auch, Louis Trente, etc.), contraste violemment avec *La Condition humaine*, roman mobilisateur d'un intellectuel engagé (et narcissique) au premier rang de la lutte pour le Front populaire contre le fascisme.

À cette époque, Malraux mène une activité intense au sein du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, il préside, en 1935, le congrès international des écrivains pour la défense de la culture, et apporte son soutien au Front Populaire. L'année 1936 voit le début de la guerre d'Espagne, et Malraux se porte volontaire au côté républicain. En 1936–37, alors aviateur dans l'armée républicaine, il est blessé au genou, et profite de sa convalescence pour soutenir la cause républicaine dans des meetings en France et à l'étranger. Malraux évoque la guerre civile dans un autre roman, *L'Espoir*.

La dérive stalinienne du côté républicain, puis la défaite de celui-ci, détruiront toute illusion lyrique. En 1977, dans son avant-propos à une nouvelle édition de sa biographie iconoclaste de Staline, Boris Souvarine évoque les batailles qu'il avait dû mener pour que ce livre voie le jour. La traduction anglaise avait été refusée par Knopf, prestigieux éditeur new-yorkais, suite à l'intervention d'un universitaire pro-stalinien, Raymond Postgate. Quant à la version originale :

Le manuscrit avait été présenté à Paris chez l'éditeur Gallimard par Brice Parrain, russisant qualifié, fort instruit des affaires soviétiques ; il en recommanda la publication et d'autres conseillers opinèrent de même. Après quelque attente qui parut longue au petit cercle de mes amis d'alors, l'un d'eux nommé Georges Bataille prit sur lui de s'enquérir auprès d'André Malraux, membre du comité de lecture. Malraux répondit qu'il ne prendrait pas parti et ajouta textuellement : « Je pense que vous avez raison, vous, Souvarine et vos amis, mais je serai avec vous quand vous serez les plus forts. » (Souvarine 1977: 11–12)

Sous le choc des événements, cette position devient impossible. En août 1939, lors du pacte germano-soviétique, Malraux n'attendra pas pour rompre définitivement avec le PCF.

4. Divergences et convergences

Leurs réactions à l'avènement d'une Deuxième Guerre mondiale semblent creuser l'écart entre Malraux et Bataille. Après l'échec du Front populaire, Bataille se retire en lui-même : la communauté qu'il voulait inventer grâce à un nouveau sacré s'avère impossible. Sa déclaration fracassante de 1939, « je suis moi-même la guerre ! » (Bataille [1939] 1970: 557), n'annonce aucun engagement militaire ni résistant : Bataille s'intéresse plutôt à « l'expérience intérieure », une « nouvelle mystique ». Quant à Malraux, après la débâcle de 1940, il se rallie à la France libre du général de Gaulle. En 1944, après le succès du débarquement allié en Normandie, Malraux – selon sa version des faits – prend le maquis puis est capturé par les Allemands. Il faillit être exécuté mais est emprisonné à Toulouse jusqu'à la libération de la ville. Malraux commande la brigade Alsace-Lorraine pendant l'hiver 1944–1945. À la Libération, Malraux est nommé ministre de l'Information, avant d'accompagner le général de Gaulle pendant sa traversée du désert, qui prendra fin en mai 1958.

Il semble donc y avoir des divergences frappantes entre ces contemporains, mais leurs divergences concernant l'engagement risquent de cacher une fascination partagée pour tout ce qui dépasse le cadre étroitement politique. Chez Bataille, on trouve une préoccupation constante pour le tabou et la transgression, le caractère tragique de la vie, et l'érotisme. Certes, on trouve dans *Le Bleu du ciel* une correspondance entre l'expérience intérieure et le monde externe, illustrant le fait que, pour Bataille, l'univers est fondamentalement interconnecté: Troppmann et Dirty seraient malades, Lazare puerait la mort, parce que le monde lui-même est emporté par « la marée montante du meurtre ». Mais on peut également y établir des liens entre l'obsession de la mort et l'érotisme chez Bataille. Pour Bataille, l'acte sexuel s'inscrit dans un mouvement universel de la vie à la mort à la vie, un mouvement que le christianisme voudrait refouler. Dans l'acte sexuel, le couple semble fusionner avec la continuité de l'être. D'où les sentiments de haine et de peur que Lazare suscite chez Troppmann. Lazare est « un oiseau de malheur » (Bataille [1957] 1996: 51), elle est sale, laide, et « noire comme toutes les prisons » (Bataille [1957] 1996: 129) ; elle a une odeur de tombe. Toutefois, Lazare « prétendait avoir en horreur tout ce qui touche à la mort » (Bataille [1957] 1996: 64). Son prénom même nous fait penser à la mort, mais signifie aussi le reniement de celle-ci. Lazare semble donc incarner l'erreur chrétienne : en militant pour les ouvriers, elle veut sauver son âme. Le fait qu'elle soit vierge renforce ce lien entre christianisme et refoulement de l'éros. Par contre, dans d'étranges scènes entre Xénie puis Dirty et Troppmann, la dialectique de la vie et de la mort voit le jour. D'abord, Xénie se dénude devant un Troppmann malade et alité. Ivre, elle chante la mortalité du bien-aimé. Un rituel similaire se déroule dans le cimetière de Trèves :

Nous sommes tombés sur le sol meuble et je m'enfonçai dans son corps humide comme une charrue bien manœuvrée s'enfonce dans la terre. La terre, sous ce corps, était ouverte comme une tombe, son ventre nu s'ouvrit à moi comme une tombe fraîche. Nous étions frappés de stupeur, faisant l'amour au-dessus d'un cimetière étoilé. (...) Ses seins, sortis de ses vêtements, étaient d'une blancheur lunaire. (Bataille [1957] 1996: 204)

Dans un monde renversé, vie et mort coexistent: charrue, tombe fraîche. Les corps de Troppmann et Dirty/Dorothea s'immiscent dans la terre. Ciel et terre se rejoignent, notamment dans la comparaison des seins de Dirty avec la lune.

Rien d'identique dans les œuvres de Malraux (où les femmes sont quasi-absentes), même si l'esprit troublé de Tchen et le sadisme sexuel de Ferral indiquent des rapports fondamentaux entre vie intime et engagement politique. Mais, déjà dans *La Condition humaine*, on trouve des préoccupations aussi métaphysiques que politiques. Malraux véhicule une vision pascalienne de cette condition : solitude devant la mort et les autres, souffrance et humiliation. De façons diverses les personnages de ce roman tentent de répondre à cette situation insupportable, par l'action révolutionnaire ou contre-révolutionnaire dans les cas de Kyo et König, dans le terrorisme chez Tchen, le divertissement (très pascalien) du jeu chez le baron Clappique, et la volonté de puissance chez l'homme d'affaires Ferral.

Le personnage de Gisors contraste avec ceux qui ont choisi la voie de la révolution. Un professeur d'histoire de l'art occidental, qui s'était consacré à l'enseignement de la philosophie marxiste, Gisors, se détache du marxisme et du grand récit de l'Histoire que cette philosophie raconte. Maintenant, c'est l'opium qui disperse son angoisse, comme le vent disperse les nuages, se nourrissant de souvenirs et d'images choisies. Quant à l'art oriental, selon le peintre Kama, il délivre l'homme parce qu'il traduit l'accord du peintre avec le monde. Gisors adopte donc une position détachée et contemplative, ce qui

exaspère Kyo et Tchen. Gisors, Français, semble plus oriental que ses élèves : soumis au Parti, en révolte contre le monde et eux-mêmes, ceux-ci se lancent dans la catastrophe de la Révolution.

L'homme d'action qu'est Malraux a son côté mystique aussi, sans exprimer de croyance en Dieu ou en une religion. Alain Meyer constate la prépondérance de la nuit dans *La Condition humaine* : 201 pages sur 329 de l'édition Folio. La plupart des événements ont lieu entre six heures du soir et du matin. Si « tout n'est pas noir » – la nuit, c'est l'amour et l'hédonisme, aussi bien que l'angoisse et la mort – la tragédie du récit fait que l'ombre domine. En revanche, le jour est plus propice aux événements épiques et positifs : manifestations des ouvriers, combats victorieux des révolutionnaires... L'Univers est dans la nuit, mais Meyer constate aussi qu'une image revient avec constance dans ce roman, celle de la trouée : trouée de la lumière des étoiles et de la lune dans la nuit, trouée du ciel dans les nuages. À travers cette éclaircie se matérialiserait un « ailleurs », une présence énigmatique planant sur l'agitation des hommes. Ce rayonnement est bien plus mystérieux que la « lueur de l'Est » qui inspire les communistes, ce nouveau monde en gestation que symbolise l'enfant de May.

Après avoir vécu à leurs façons la « catastrophe » de la Révolution, Bataille et Malraux creusent la voie du sacré. Dans ses dernières années, Georges Bataille élabore une réponse pseudo-religieuse au monde contemporain, notamment dans *La Part maudite*. Dans ce contexte, en exhumant *Le Bleu du ciel*, Bataille semble mettre en exergue ses préoccupations métaphysiques tout en se distanciant d'un engagement politique écrasé par la cruauté de l'Histoire. Quant à Malraux, s'il est ministre de la Culture entre 1958 et 1969, et contribue au mythe gaulliste de la France résistante, les titres de ses ouvrages de cette époque, *Le Surnaturel*, *Les Voix du silence* et *La Métamorphose des Dieux* reflètent des préoccupations plus métaphysiques que politiques. Fredric Jameson constate avec perspicacité que dans ces livres d'après-guerre « la retraite du marxisme vers le nationalisme gaulliste semble imposer un détour intellectuel à travers une méditation sur toutes les religions mortes, toutes les incarnations diverses de l'Absolu, dans le passé de l'homme » (Jameson 1989: 247)⁵. Une sorte de désintoxication postrévolutionnaire qui aboutit à la vénération de l'homme providentiel, lui-même voué à disparaître.

Bibliographie

- Bataille, Georges ([1933] 1970) “Malraux A., *La Condition humaine*” [In:] Œuvres complètes, tome 1. Paris: Gallimard; 372–375.
- Bataille, Georges ([1936a] 1970) “Front populaire dans la rue.” [In:] Œuvres complètes, tome 1. Paris: Gallimard; 402–412.
- Bataille, Georges ([1936b] 1970) “Vers la révolution réelle.” [In:] Œuvres complètes, tome 1. Paris : Gallimard; 413–422.
- Bataille, Georges ([1939] 1970) “La pratique de la joie devant la mort.” [In:] Œuvres complètes, tome 1. Paris: Gallimard; 555–557.
- Bataille, Georges ([1957] 1996) *Le Bleu du ciel*. Paris: Gallimard “L'imaginaire.”
- Bataille, Georges ([1957] 2001) *The Blue of Noon* (trad. par H. Matthews). Harmondsworth: Penguin.
- Bersani, Leo (1990) *The Culture of Redemption*. Cambridge: Harvard University Press.

5 “(...) the retreat from Marxism to a Gaullist nationalism seems to impose an intellectual detour through a meditation on all the dead religions, all the divers embodiments of the Absolute, in the human past.” (Jameson 1989 : 247) La traduction est de nous.

- Buvik, Per (2010) *L'identité des contraires. Georges Bataille et le christianisme*. Paris: Editions de Sandre.
- French, Patrick (2007) *After Bataille. Sacrifice, Exposure, Community*. Londres: Legenda.
- Jameson, Fredric (1989) *The Political Unconscious. Narrative as a Socially Symbolic Act*. Londres: Routledge.
- Kendall, Stuart (2007) *Georges Bataille*. Londres: Reaktion Books.
- Malraux, André ([1933] 1997) *La Condition humaine*. Paris: Gallimard "Folio."
- Meyer, Alain (1991) *La Condition humaine d'André Malraux*. Paris: Gallimard "Foliothèque."
- Sartre, Jean-Paul ([1960] 1985) *Critique de la raison dialectique. Volume 2, L'intelligibilité de l'histoire*. Paris: Gallimard.
- Self, Will (2001) "Introduction." [In:] Bataille, Georges *The Blue of Noon* (trad. par H. Matthews). Harmondsworth: Penguin; ix-xiii.
- Souvarine, Boris (1977) *Staline. Aperçu historique du bolchévisme*. Paris: Champ libre.